

Les apparitions du ressuscité, chez Matthieu



n négligeant le récit de Marc, dans lequel les apparitions de Jésus sont

empruntées aux autres évangiles, nous nous arrêterons aux récits de Matthieu, de Luc et de Jean.



chez Matthieu, le ressuscité apparaît aux femmes dès leur retour à la maison après l'annonce de la résurrection par l'ange. Rappelons-nous. Elles ont vu l'ange venir du ciel et ouvrir le tombeau dans le tremblement de terre provoqué par son irruption, et elles reçoivent de lui la nouvelle de la résurrection. Mais, n'ayant pas vu Jésus sortir du tombeau, elles restent perplexes ; l'ange les invite alors à entrer dans le tombeau afin de les convaincre par la vue du tombeau délaissé. Sont-elles convaincues ? Certes, elles ne sont pas bouleversées et épouvantées comme dans l'évangile de Marc. Elles se montrent seulement indécises.

Or, à ce moment-là, le ressuscité leur apparaît ; leur incertitude disparaît et elles deviennent témoins de la résurrection. En effet, elles ont constaté l'ouverture du tombeau et,

bien que n'ayant pas vu Jésus en sortir, elles le découvrent à leur retour. Ainsi, l'apparition de Jésus donne sa crédibilité à l'annonce faite par l'ange. Le récit est donc exemplaire, à la fois dans sa structure et dans son témoignage.

Cependant nous, les lecteurs, n'en sommes pas convaincus pour autant. Plusieurs arguments nous persuadent du bien-fondé de notre doute. Pour « y croire », il eût fallu, pour écarter la suggestion, la rêverie ou l'illusion, que Jésus fût apparu à d'autres personnes que ces femmes qui ont vu et entendu l'ange. Cette remarque trouve appui dans le texte de Luc, pour qui les apôtres eux-mêmes n'ont pas cru les femmes, considérant leur annonce comme une rêverie, et ont ainsi été contraints de chercher ailleurs – dans les signes du tombeau – les raisons d'y croire.

Les apparitions du ressuscité, chez Luc

uc mentionne trois apparitions : aux disciples d'Emmaüs, aux Douze, puis aux mêmes Douze à Béthanie lors de sa montée au ciel. Résumons les deux premières apparitions auxquelles nous ajouterons quelques remarques critiques.

Emmaüs

Le récit

eux disciples de Jésus, dont Cléopas, sont en route vers Emmaüs, village situé à soixante stades de Jérusalem. Ils rencontrent un voyageur, et tous trois s'empressent de converser sur l'événement du jour : Jésus ! Mais le compagnon de route fait mine de l'ignorer. On s'entretient de la personne de Jésus et de son évangile, de sa mort sur la croix.

Cléopas fait allusion à l'émoi qu'ils ont ressenti, car ils espéraient de lui l'accomplissement de la libération d'Israël, annoncée par les Écritures. Or ils voient maintenant tout espoir s'évanouir par sa mort.

Le nouveau venu, qui semble ignorer la personne de Jésus, affirme au contraire que sa mort manifeste qu'il est bien le Christ des Écritures, et qu'il a accompli la libération d'Israël. Aussi, Dieu l'a-t-il glorifié en le ressuscitant des morts. Et à ses deux compagnons de route, il adresse ce reproche « *Ô hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes !* » (Lc 24: 25).

Quand ils arrivent au village, les disciples de Jésus prient l'ami, qui va poursuivre son chemin, de rester avec eux, car le jour est sur son déclin. Il accepte leur invitation et, à la maison, tous prennent place pour le repas. Les disciples l'invitent alors à partager le pain. Or, au moment où il rompt le pain et le partage, les autres convives reconnaissent en lui Jésus. Mais ils n'ont pas le temps de se jeter à ses pieds qu'il a disparu. Alors, ils comprennent pourquoi en chemin, parlant de lui, leur cœur

« brûlait » (Lc 24: 13-35).

Il ne s'agit pas ici, réellement, de la narration d'un voyage des disciples de Jésus de Jérusalem à Emmaüs, mais de la traduction en parabole de la démarche de foi des disciples de Jésus : de la connaissance expérimentale qu'ils ont de lui à celle de la foi qu'il est le Christ des Écritures. Rappelons une fois encore que Jean reconnaît avoir écrit son évangile afin que quiconque croie que Jésus est le Christ (Jn 20: 31) – ce qui est le propos de tous les autres évangélistes.

Il y a ici une « parabole » descriptive de cette démarche de la foi. Prêtons d'abord attention aux noms des personnages et des lieux : Jérusalem, Emmaüs, Cléopas, l'inconnu. Puis, attardons-nous sur la démarche des personnages, et donc sur la démarche de la foi qui mène de Jésus au Christ.

Les lieux et les personnages

Jérusalem



Aucune détermination, sinon de rappeler qu'elle est lieu de départ et de fuite. C'est bien suffisant pour orienter le lecteur vers le pro-

phète, le tragique de sa mort, et ses paroles sur le salut et le sens de leur existence. Dans la situation du récit, Jérusalem pourrait être symbolisée par le tombeau vide, qui poussait les disciples à rechercher Jésus et à se retrouver eux-mêmes. C'est pourquoi deux disciples vont de Jérusalem à Emmaüs.

Emmaüs



Emmaüs était probablement un village qui existait, et c'est ainsi que le récit le considère, mais il désigne ici moins un lieu géographique qu'un univers existentiel. La distance de soixante stades correspond davantage aux soixante années estimées de la vie de l'homme qu'à celle du village d'Emmaüs à Jérusalem. C'est le chemin qui conduit chaque homme au sens de son existence, selon sa foi au Christ. Chaque homme, toujours unique dans son individualité, doit parvenir à devenir le prochain d'autrui, en le considérant comme un frère. Or le point d'aboutissement de ce chemin, c'est « Emmaüs ».

Selon les origines hébraïque et grecque des composantes de ce mot : « *Emma-ous* », il acquiert le sens de l'union des individus dans un vécu de conscience : « *Emm – ous* » = « *Avec eux* », avec les autres ! Il se trouve aussi en corrélation avec

« Emma – nu – el », « Dieu avec nous », le Christ. En effet, le Christ appelle les hommes à devenir des frères, parce qu'il les met en présence de Dieu, le Père. Dès lors, chaque individu est à l'autre le prochain, lorsqu'il est parvenu à « Emma-ous », au terme du chemin qui le conduit de Jésus au Christ, l'Emmanuel.

Cléopas



ous venons de parler d'Emmaüs, mais qui sont « les deux disciples » qui se rendent à Emmaüs ? Ils n'apparaissent nulle part ailleurs que dans le récit de Luc ; et des deux, on ne connaît que le nom de « Cléopas ».

S'il est vrai que ce cheminement vers Emmaüs est symbolique, lié non à une ville mais à une signification existentielle, il est vain de considérer Cléopas comme une personne réelle. Il est un personnage de l'événement raconté qui n'existe que dans le récit : un sujet non pas historique, mais allégorique. En grec, le mot κλεος signifie « bruit », « nouvelle » qui se répand. Souvent employé en liaison avec un autre mot pour constituer un nom (par exemple, uni à Πατήρ, père ; à Νίκη, victoire ; à Δησμος, peuple) il forme les noms de Cléopâtre, Cleonike, Cleodème.

Ici, il est adjoint à πασ.(chacun) : Κλεο-πασ.: personnification de la « nouvelle » sur la mort et la résurrection de Jésus ; en bref, de son être « Christ ». La « nouvelle » est le sens du nom de Jésus-Christ. Pour le découvrir, il est donc nécessaire de s'introduire dans le récit afin de parvenir à comprendre ce que Jésus dit de lui-même à Cléopas, en lui révélant les Écritures. Celui-ci est comme le messenger, auquel est confiée la tâche de garder et d'annoncer ce qu'est Jésus, selon les Écritures.

L'inconnu



ésus sort de la ville qui lui a donné la mort comme il est sorti du tombeau, sans que personne s'en aperçoive. Il la quitte pour une raison opposée à celle qui a animé Cléopas, qui avait été déçu parce que Jésus (lui-même déçu par le peuple juif qui n'avait pas cru en lui) n'avait pas conduit le peuple à sa libération. Jésus, né d'une vierge enceinte par Dieu, a été considéré comme un enfant bâtard. Il a annoncé le royaume de Dieu, mais il a été condamné parce qu'il avait voulu être proclamé roi. Il a été condamné injustement, et personne n'a pris sa défense.

À présent, il quitte la ville pour aller à la rencontre de ceux qu'il a déçus, afin de retrouver leur confiance ! Mais les hommes l'ont ignoré,

de sa naissance à sa mort et à sa résurrection, et son être véritable leur demeure inconnu. Il sort de la ville pour présenter ses lettres de créance au nom du Dieu des Écritures. Il naît, meurt et ressuscite parce que, étant le Christ, il doit naître, mourir, ressusciter. Or Jésus et Cléopas se rencontrent sur le chemin d'Emma-ous.

La rencontre

Les Écritures

 'inconnu demande aux disciples ce qui, dans leur conversation en chemin, les agitaient à ce point ! Qu'est-il arrivé de si extraordinaire en ville ? Les deux disciples s'étonnent que, venant de la cité, il ne soit au courant de rien au sujet de Jésus ! L'ignorait-il ? Mais non ! Il faisait semblant pour leur montrer qu'eux-mêmes, au contraire, étaient dans l'ignorance en prétendant que sa mort l'avait empêché de libérer Israël. D'où ses reproches : « *Ô hommes sans intelligence des Écritures !* » Il leur rappelle : « *Ne fallait-il pas que le Christ souffre ces choses et qu'il entre dans la gloire ? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le*

concernait » (Lc 24: 26).

De qui parle-t-il donc ? Du Christ, sans doute ; mais les deux disciples pensaient à Jésus, et non au Christ ! N'y avait-il pas un malentendu entre eux ? Plutôt un jeu de mots de la part de l'inconnu, afin qu'ils parviennent à la connaissance du mystère qu'ils ignoraient. À présent, les deux disciples croient, mais « sans voir »... et ils en souffrent. Cette contradiction intérieure quant à l'hôte qu'ils ont sous les yeux, mais dont ils ignorent toujours qui il est véritablement et d'où il vient, envahit leur esprit. Pas si grave ! Toutefois le jeu se poursuit, semble-t-il, à un autre niveau : et ils sont troublés.

Emma-ous

 *e jour était sur son déclin* ». Le soleil avait parcouru soixante stades pour venir se coucher sur Emmaüs. Les disciples avaient mis toute une journée pour découvrir que Jésus était le Christ ! Que faire, maintenant qu'ils savaient ? L'inconnu allait poursuivre sa route. Mais pour aller où ? Ils l'invitèrent donc à rester avec eux, pour lui éviter une marche solitaire dans la nuit. « *Reste avec nous, car le soir s'approche, le jour est sur son déclin. Et il rentra pour rester avec eux* » (Lc 24: 29).

Dans la prise de conscience que

Jésus est le Christ des Écritures, c'était déjà l'« Église » à l'heure de sa naissance. Les disciples croient en lui, mais sans le voir, car leurs yeux étaient encore obscurcis.

La cène



Tous s'étaient étendus sur les lits pour participer à la cène. Alors, l'inconnu, sans qu'il y ait été invité, « *prend du pain et, après avoir rendu grâces, il le rompt et le leur donne* » (Lc 24: 30). Il fait et dit ce que Jésus lui-même avait fait et dit lors de la cène qui avait précédé la Pâque, mais il omet de déclarer : « *faites ceci en mémoire de moi* ». Cela n'était pas nécessaire, car la mémoire leur était rendue : il rompit le pain et le partagea avec eux, « *Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent, mais il se rendit invisible à leurs yeux* » (Lc 24: 31). C'était bien Jésus en personne !

Ce fut la première cène rituelle de l'Église, la première Messe.

Remarques critiques



présent, jetons sur l'ensemble du récit un regard critique. Après la découverte du tombeau vide, des disciples de Jésus – qui ne font pas partie du cercle des Douze – rencontrent Jésus incognito sur le chemin d'Emmaüs, sans le reconnaître. Ils sont affligés de sa mort parce qu'elle a brisé son œuvre de délivrance d'Israël.

Le voyageur inconnu leur reproche d'ignorer les Écritures au sujet du Christ, qui doit, par sa mort et sa résurrection, délivrer l'homme du péché. Les disciples apprennent alors de l'inconnu ce que les Écritures annoncent sur le Christ, sans pour autant reconnaître dans ce compagnon de route le Christ lui-même. Ils sortent de cette ignorance au moment de la cène, lors de la fraction du pain. Les paroles de Jésus à la fête de la Pâque (que l'inconnu ne prononce pas lui-même) leur reviennent en mémoire : « *Ceci est mon corps qui est donné pour vous* ». Alors, ils comprennent que Jésus est là, en qui le Christ se fait chair.

Pourquoi, dans cette première apparition reste-t-il incognito, alors que, dans les autres, il cherchera à se faire reconnaître ?

Il est possible d'imaginer que l'évangéliste a estimé qu'au temps de Jésus, les Juifs qui attendaient le

Christ en avaient une représentation « populaire », « subjective », et non sur le modèle du Christ des Écritures. Rappelons-nous aussi que Jean affirme que les disciples « *ne comprenaient pas encore que, selon les Écritures, Jésus devait ressusciter des morts* » (Jn 20: 9).

Luc estime donc que Jésus ne pouvait être reconnu « authentiquement » comme le Christ que par les Écritures, mais également qu'on aurait pu le reconnaître en celui en qui se trouvait « l'accomplissement » d'une vie en parfaite correspondance avec la sienne. C'est pourquoi le « voyageur incognito » annonça à Cléopas la venue, la mort et la résurrection du Christ, lui laissant le soin de reconnaître en lui l'accomplissement. La cène est le lieu de cette reconnaissance, mais le texte nous invite à poursuivre.

Il est légitime de supposer qu'à l'époque de Luc, les croyants en Jésus-Christ se réunissaient dans des « assemblées » (églises) pour la célébration de la cène, comme rite commémorant la mort sacrificielle de Jésus, mais pas encore sa résurrection. Nous en trouvons un exemple dans l'église des Corinthiens, selon Paul (1 Co 15). Le récit de l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs aurait donc pour intention d'accréditer que « la fraction et le partage » du pain eucharistique étaient le signe de la mort comme de la résurrection de Jésus, mais également de la présence du ressuscité : communion symbolique dans la foi à

sa mort et à sa résurrection.

Le récit apparaît donc utile à notre recherche. En effet, si Jésus meurt et ressuscite parce que, selon les Écritures, il doit mourir et ressusciter, nous possédons en celles-ci le témoignage de sa véracité. Cependant une contradiction demeure encore difficile à élucider, pour le moment du moins : celle entre croire que Jésus est le Christ selon les Écritures, et croire dans les Écritures parce qu'on croit que Jésus est le Christ !

Béthanie : l'apparition aux Douze



ussitôt Jésus disparu, les disciples d'Emmaüs retournent à Jérusalem pour annoncer aux Douze que leur Maître est ressuscité et qu'il leur est apparu. Or, tandis que les uns et les autres parlent de lui, il se présente au milieu d'eux. Mais à sa vue, ils prennent peur, parce qu'ils croient que c'est un « esprit » (*pneuma*). Jésus leur assure qu'il n'en est pas un, mais un homme de chair et d'os et il leur montre ses mains et ses pieds. Comme ils demeurent dubitatifs, il recourt à un

argument plus convaincant : il leur demande de quoi manger. Ils lui présentent du poisson rôti, qu'il mange en leur présence. Après les avoir convaincus, il interprète pour eux les Écritures à son égard (Lc 24: 36-49).

Dans l'une et l'autre apparition, celle d'Emmaüs et celle aux Douze, Jésus semble jouer avec sa propre identité. En effet, dans la première, il est un homme sous un aspect différent ; dans la seconde, il conserve sa physionomie, mais il dissimule son corps et ressemble à un esprit. Est-il un homme ressuscité ou un fantôme surgi par un acte de prestidigitation ? Des théologiens répondraient, sans doute, que la résurrection de Jésus n'est pas la restitution de son corps antérieur, mais la vie de l'homme en sa création, qu'il avait perdue par le péché : un corps spirituel et immortel. Doit-on alors parler de résurrection ou de nouvelle création ? La question reste ouverte, afin de mesurer la force des moyens de persuasion auxquels Jésus recourt pour convaincre qu'il n'est pas un esprit, c'est-à-dire un fantôme, mais réellement un homme.

Il montre aux disciples ses mains et ses pieds. Les avait-il si bien cachés qu'ils aient été dérobés à leurs regards ? La réponse pourrait se trouver dans le tombeau où Pierre et Jean n'ont pas découvert les signes de la résurrection, mais où il serait possible de comprendre comment Jésus s'y est pris pour en sortir, une

fois réveillé du sommeil de la mort. Avant tout, il a dû ôter le suaire de son visage ; ensuite, se défaire du sardon dans lequel il était enveloppé ; enfin, se débarrasser des bandes.

Alors, il a pu se trouver au-dehors, mais... nu ! Quel habit revêtir, lui le fils de Dieu ? Ne disposant que des effets d'un mort, il a dû jeter sur ses épaules en guise de manteau le sardon qui cachait ses mains et ses pieds aux regards des apôtres. D'ailleurs, les peintres l'ont représenté ainsi dans leurs tableaux et sur leurs fresques. L'usage du sardon par Jésus est logique, puisque Pierre et Jean ne l'ont pas trouvé dans le tombeau.

Par ailleurs, comment expliquer que « voir les mains et les pieds de Jésus » puisse apporter la preuve convaincante que Jésus n'était pas un fantôme, mais un homme de chair et d'os ? Pour en être certain, il eût fallu que les disciples touchent ses mains et ses pieds, et non qu'ils se contentent de jeter un regard furtif sur Jésus. C'est pourquoi cette présentation insolite de Jésus ne convainc pas les disciples, et Jésus doit recourir à une autre initiative : il leur demande de quoi manger. Ils lui présentent du poisson rôti qu'il mange devant eux. Alors, ils sont convaincus.

Pourtant, le lecteur demeure insatisfait, car cette nouvelle preuve n'ajoute rien à la vision de ses mains et de ses pieds qui n'est que de l'or-

dre du « paraître » ; pour s'assurer de la « réalité » d'un phénomène, on doit pouvoir aussi s'en saisir ! Or, les disciples ont seulement vu ; et s'ils avaient pris le risque de « toucher », leurs doigts n'auraient rencontré aucune résistance, comme quand Jésus « ressuscité » traversait les portes fermées ! Alors, certes, à l'évidence, pour les apôtres Jésus aurait été véritablement un « esprit ».

Pour conclure, les récits ne relatent pas des « faits historiques », mais des « simulations imaginaires ». C'est la particularité de la narration catéchétique de rapporter des faits et des phénomènes relevant de schémas de croyance, porteurs de valeurs existentielles, et non de réalité historique. La signification du récit fluctue alors entre le « véridique » et l'« imaginaire ». Pour échapper à cette contradiction et lever l'ambiguïté, les auteurs laissent au lecteur du discours une marge d'interprétation permise par la métaphore, l'allégorie et le symbole.

C'est le cas de ce récit, concernant le poisson. Au sens littéral, le récit évoque réellement du poisson rôti que Jésus mange pour démontrer qu'il est un homme, et non un esprit. Toutefois, un fantôme ne pourrait-il pas aussi laisser croire qu'il s'agit d'un repas authentique, en lui donnant une interprétation allégorique, conforme au récit et par une lecture « acrostiche » du mot ?

En effet, chacune des lettres constitutives du mot grec « poisson » : **ΙΧΤΥΣ**, correspond à une des prérogatives de Jésus-Christ. Et l'ensemble de ces lettres « initiales » reliées dans le mot grec **ΙΧΤΥΣ** donne l'énoncé suivant :

Ιησους χριστος θεου υιος σωτηρ
Jésus Christ fils de Dieu Sauveur

Ainsi, en offrant ce poisson à Jésus, les apôtres confessent que Jésus est le Christ, le fils de Dieu et Sauveur. En le mangeant, Jésus confirme cette « confession de foi » : symbolisme proche de celui de la cène.

Les apparitions du ressuscité, chez Jean

L'apparition à Maria

Le récit



Nous avons laissé le récit de Jean au moment où Pierre et Jean l'apôtre trouvent dans le tombeau les deux signes de la résurrection – les bandelettes et le suaire – tandis que Maria demeure à l'écart, insensible à cette découverte. Elle en reste à sa première idée, jaillie en découvrant le tombeau vide, que le corps de Jésus a été « enlevé ». Poursuivons la lecture du récit.

Alors que Pierre et Jean rentrent chez eux, persuadés par les signes découverts que Jésus est ressuscité, Maria demeure figée en pleurs, à côté du tombeau. « *S'étant baissée pour regarder au-dedans, elle voit deux anges assis l'un en face de l'autre, à l'extrémité de la dalle sur laquelle Jésus a été étendu... Ils lui disent : ' Femme, pourquoi pleures-tu ? ' ' Parce qu'on a pris mon seigneur et je ne sais pas où on l'a*

mis ' », répond-elle. Puis, se retournant, elle découvre un homme qui lui répète : « *Femme, pourquoi pleures-tu ?* ». S'imaginant que c'est le jardinier, elle réplique, comme aux anges : « *Seigneur, si c'est toi qui l'a pris, dis-moi où tu l'as mis et je le prendrai* ». Mais il l'interpelle : « *Maria !* » : c'est Jésus en personne. « *Maître* », s'exclame-t-elle, se jetant à ses genoux pour les entourer de ses bras ! Jésus la retient, lui disant : « *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore allé chez mon Père* », et il lui ordonne de le proclamer aux disciples (Jn 20: 11-18).

Quelle signification ce récit présente-t-il à travers les intuitions possibles et ses références fondamentales ? Tout d'abord, l'approche du Ressuscité dans le quatrième évangile est très différente de celle des synoptiques dans lesquels la découverte du tombeau vide est toujours suivie de l'apparition de l'ange annonciateur de la résurrection de Jésus, même si le vol du cadavre demeure une éventualité.

Le doute n'est pas absent du récit et atteint tous les acteurs du drame : les femmes envers les anges ; ceux-ci à l'égard des femmes ; enfin, les

apôtres eux-mêmes au sujet de la véracité de la vision des anges et du sérieux de leur message, ce qui laisserait supposer que les anges sont remontés au ciel pour y faire partager leur déception ; et les apôtres, convaincus que l'annonce faite par les femmes n'était que « rêverie », se sont tournés vers une autre voie (celle des signes) susceptible de mener à la foi en la résurrection.

Approche littérale



Dans le quatrième évangile, Maria, la seule femme qui ait découvert le tombeau vide, n'y découvre pas des anges annonciateurs de la résurrection, mais que le corps de Jésus a été « enlevé ». Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit insensible à la nouvelle transmise par Pierre et Jean, concernant les signes de sa résurrection. Y croit-elle seulement ? Se posait-elle même la question, puisqu'elle avait la certitude que Jésus avait été « enlevé » ? Mais par qui ?

À ce moment-là, regardant à l'intérieur du tombeau, elle voit des anges qui, sans lui transmettre un quelconque message, l'interpellent : « *Pourquoi pleures-tu ?* » Les anges la renvoient à elle-même, afin qu'elle saisisse la raison de l'absence de Jésus dans le tombeau. Du vide du tombeau, elle découvre le vide de

son esprit privé de la présence de Jésus... Essayons de suivre Maria, dans son errance intérieure, à la recherche de la présence de Jésus en elle !

En esprit, Maria revit sa dernière rencontre avec Jésus, à Béthanie lors de la guérison de Lazare. Au cours du repas, elle avait oint ses pieds d'un nard précieux, scandalisant quelques-uns des condisciples. Judas avait même fait remarquer qu'il eût été préférable, au lieu d'oindre Jésus, et étant donné la valeur de ce parfum, de le revendre pour en faire profiter les pauvres. Mais Jésus s'était interposé, leur rappelant qu'ils auraient toujours des pauvres parmi eux, mais que lui ne serait plus avec eux ! Il leur suggéra de conserver ce parfum pour l'onction sépulcrale de son corps (Jn 12: 1-8).

Et Maria avait retenu l'exhortation. Se rendant à présent au tombeau, elle l'apporte pour accomplir le rite funéraire. Désolée, elle constate que le corps a été « enlevé ». Par qui donc ? La question la tourmente, comme la voix d'un ange. Elle pense que celui qui a accompli ce geste ne peut être que celui qui l'avait, lui-même, mis au tombeau : Joseph d'Arimathie.

Elle se souvient qu'il avait demandé à Pilate le corps de Jésus qui, condamné à mort, n'aurait pas eu droit à une sépulture et qui, sans cela, aurait été jeté à la fosse commune des exécutés. Le Procureur

ayant donné son accord, Joseph d'Arimathie avait déposé le corps dans son tombeau personnel. Mais craignant que les Juifs ne le déroberent pour l'enfouir sous un tas d'ordures, il avait décidé de « l'enlever » dans un lieu tenu secret. Pourtant, Maria était persuadée que Joseph n'avait pas agi seul, mais qu'il avait chargé son « jardinier » de cette tâche ! Maria connaît-elle cet homme ? Probablement pas, mais n'ignorant pas que le tombeau se trouve dans un « jardin » (Jn 19: 41), elle suppose qu'un jardinier s'occupe de l'entretien. Elle l'attend, adossée aux rochers du tombeau.

« Jésus, pense-t-elle, en me demandant de conserver ce parfum pour sa sépulture n'avait pas précisé que son sépulcre serait creusé dans un jardin. Un tombeau « de riches ! ». La mort de Jésus est l'événement du salut, et son tombeau est un monument ! Jésus est le Christ des Écritures : en son existence personnelle, tout correspond bien au Christ des Écritures, sa vie comme sa mort. La pensée de Maria voyage à travers elles.

Quand Dieu créa l'homme, il le « mit dans le jardin d'Éden », pour y connaître l'immortalité (Gn 2: 15). Mais, comme il a péché « Dieu le chasse du jardin d'Éden pour qu'il cultive la terre, d'où il avait été pris » (Gn 3: 23). Du jardin de l'immortalité, l'homme est renvoyé au jardin des mortels. Alors, l'esprit de

Maria s'ouvre au Christ des Écritures, qui doit venir dans le monde racheter les hommes du péché par sa mort sacrificielle, afin de les réintroduire au jardin des origines.

À ce moment-là, un homme se présente à elle. Est-ce le jardinier, qui vient lui révéler le lieu secret où il a caché Jésus ? L'homme la délivre de sa perplexité et lui fait entendre qu'il est effectivement ce « jardinier » ; mais il n'est pas porteur de cadavre à honorer par l'onction. Il est Jésus lui-même, vivant ! Il a « repris » son corps, après s'être livré à la mort en sacrifice pour le salut des hommes. Il est ressuscité, comme, de la mort de sa semence, l'arbre se dresse à la vie ! Il a abandonné le sépulcre pour ouvrir à nouveau le jardin d'où l'homme avait été chassé.

En esprit, Maria revit l'histoire de la création, du péché et de la rédemption de l'homme, que Jésus a accomplie en quittant le jardin de la mort pour celui de la vie ; il a fait retour vers Dieu pour être consacré Christ. Ainsi, témoin de la vie et de la mort de Jésus, Maria est devenue, aussi, le témoin de sa résurrection.

Approche dialectique



Nous venons d'interpréter Maria comme « personnage » du récit. Mais cette interprétation est-elle aussi valable pour la « Maria historique », comme le récit le laisse entendre ? En d'autres termes, est-ce que le sens « sémantique » correspond au sens « référentiel » ?

Je fais l'hypothèse que le récit n'a qu'une dimension, la « sémantique ». Toutefois, imaginons d'attribuer à Maria, personne « historique », tout ce qui a été suggéré de Maria, « personnage » du récit ! Elle sait que le tombeau de Jésus se trouve dans un jardin, au Golgotha ; que le corps a été « enlevé », probablement par ceux qui l'avaient mis au tombeau pour se prémunir d'un vol par des Juifs sectaires, avec l'intention de le restituer après la fête de la Pâque. Elle suppose aussi que c'est le « jardinier » qui le rapportera.

Ainsi, elle manifeste une véritable connaissance des Écritures sur l'origine de l'homme : sa création, son établissement dans « le jardin de l'Éden », son péché et son expulsion du jardin. Elle n'ignore rien, non plus, de la signification de la venue du Christ : son rachat du péché par sa mort et sa résurrection. Enfin, sachant que Jésus est le Christ, elle est certaine que l'absence de son corps dans le tombeau est le signe de sa résurrection.

Or, il est impossible d'imaginer que la « Maria de l'histoire » ait pu avoir connaissance de toute cette théologie ! Il suffit de se souvenir de l'affirmation de Jean, pour qui les disciples de Jésus « *ne comprenaient pas encore que, selon les Écritures, Jésus devait ressusciter des morts* » (Jn 20: 9). Ces connaissances sont trop élaborées théologiquement pour pouvoir être attribuées à la « Maria de l'histoire » : cela supposerait que la « Maria de l'histoire » possédait une « christologie » de Jésus avant d'avoir la foi que « Jésus était le Christ ».

Il faut en conclure que la « Maria de l'histoire » n'a eu d'autre rôle que celui de découvrir le tombeau vide et d'aller l'annoncer à Pierre. Or, puisque le récit présente Maria comme sans lien avec les disciples et dans l'ignorance des « signes » qu'ils ont découverts dans le tombeau, mais à l'affût de la venue du « jardinier », elle est bien ce « personnage » construit que Jean a voulu présenter comme l'unique témoin de la résurrection, pour suppléer à son absence dans les évangiles synoptiques.

Les apparitions aux Douze et à Thomas

Le récit



Il s'agit de deux apparitions distinctes, mais complémentaires. La première présente les apôtres enfermés dans une maison et craignant que les Juifs, après avoir obtenu la mort de Jésus, ne se tournent contre eux et s'acharnent à les persécuter. Jésus se présente à eux, leur souhaitant la paix, et leur montrant ses mains et ses pieds pour les convaincre qu'il n'est pas un esprit. Les disciples, certains de l'avoir reconnu, n'exigent aucun autre signe de lui. Jésus leur apparaît afin d'affermir leur foi en sa résurrection, mais également pour qu'ils prennent conscience du témoignage qu'ils devront lui apporter parmi les hommes après son départ : à cet effet, il souffle sur eux afin qu'ils reçoivent son esprit de prophétie et le pouvoir de remettre les péchés en son nom. Je n'insisterai pas sur ce thème pour n'envisager que celui de l'apparition.

Thomas n'est pas présent parmi ses condisciples quand Jésus leur apparaît. Ils lui transmettent l'information mais, à leur grande surprise, ils découvrent un Thomas incrédule

et sceptique : « *Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous - leur dit-il - et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point* » (Jn 20: 25).

Thomas remet radicalement en question cette apparition : voir seulement les mains et les pieds de Jésus n'est pas une garantie d'authenticité ! S'agissant du récit d'apparition chez Luc, j'ai rappelé que la réalité d'un phénomène ne peut être saisie par la seule expérience visuelle. On doit recourir aussi au toucher.

Thomas met en doute le témoignage de ses condisciples qui ont cru en la résurrection de Jésus, parce qu'ils n'ont pas cherché à vérifier son identité, se contentant de cette apparition. Ils auraient dû, pour éviter toute illusion, s'assurer de sa personne, car il n'est pas dans l'ordre des choses qu'un mort revienne à la vie, ce qui explique le scepticisme de Thomas. S'il avait été le témoin de cet événement, il aurait exigé de mettre son doigt sur la marque des clous dans ses mains, et dans la blessure laissée sur son côté par le coup de lance du soldat (Jn 19: 34). Jésus répond à son défi en se présentant devant lui.

« Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux et dit : " la paix soit avec vous ! ". Puis

il dit à Thomas : " Avance ici le doigt et regarde ma main ! Avance aussi ta main et mets-la dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais crois ". Thomas lui répondit : " Mon Seigneur et mon Dieu ! ". Jésus lui dit : " parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru " » (Jn 20: 26-29).

Pourquoi cette apparition ? Jésus se veut-il indulgent envers Thomas, ou, en relevant son défi, veut-il le blâmer ? Par plusieurs « lectures » du texte, essayons d'en préciser la portée.

Approche littérale



Dans une première lecture, attachons-nous au sens inhérent de chaque proposition au fil du récit : à son sens *littéral*. Le récit a tous les caractères d'une apparition de Jésus, avec les qualités requises d'un événement qui ne relève pas de la fiction. Jésus se présente à Thomas, mains tendues et penché vers lui pour que, de son doigt, il s'assure de la marque des clous et de la réalité de la blessure à son côté. Et Thomas s'exécute.

La cohérence du récit s'accorde aussi bien avec la suspicion de Thomas qu'avec les paroles de Jésus : « *Tu as cru parce que tu m'as vu* ».

Il est probable que le doute de Thomas sur la réalité de l'apparition de Jésus avait heurté la sensibilité et la conscience morale de ses condisciples ; il avait également provoqué en Jésus un élan de compréhension, voire de tendresse.

Au-delà du doute de Thomas dans la parole de ses condisciples, Jésus, en l'exhortant : « *ne sois pas incrédule* », lui offre la possibilité de croire, sans renier ses exigences critiques. Peut-être Jésus n'avait-il pas oublié que, quand il était recherché pour être lapidé et sous le coup d'un mandat d'arrêt, il s'était rendu à Béthanie à l'occasion de la maladie et de la mort de Lazare, le frère de Maria. Alors, Thomas, craignant qu'en se rendant si près de Jérusalem Jésus soit arrêté, avait tenté de l'en dissuader ; et comme Jésus persistait dans sa décision, il l'avait accompagné, exhortant les disciples à le suivre « *pour mourir avec lui* » (Jn 11: 8-16) !

Il est naturel que Jésus ait cherché à lever le doute de son ami. La logique de l'interprétation du récit est évidente. Pour croire, Thomas exigeait de s'assurer de l'aspect corporel de Jésus ; Jésus lui en offre l'opportunité. Alors, Thomas acquiesce à la foi au ressuscité, conformément aux paroles de Jésus : « *Tu as cru parce que tu m'as vu* ».

Or, en dépit de sa cohérence, cette interprétation recèle une affirmation contradictoire. En effet, le texte ne dit pas que Thomas a accompli les

gestes souhaités. Certes, ce ne serait pas nécessaire, si la confirmation était présumée par le sens du récit, mais en l'occurrence ce n'est pas le cas, et le récit laisse même entendre le contraire, puisqu'il n'accorde pas à Thomas le délai nécessaire pour obtenir la preuve. En effet, Thomas atteste de sa foi dès que Jésus lui dit « *ne sois pas incrédule, mais crois* ».

Thomas croit donc, non à la vue de la marque des clous et de la blessure au côté, mais aussitôt après la parole de Jésus. La foi « spontanée » de Thomas est suffisante en elle-même ! À supposer que Thomas se soit précipité sur Jésus pour le toucher, aurait-il trouvé les signes recherchés ? Certainement pas, si Jésus s'était présenté sous l'aspect de l'homme ressuscité. En effet, le doigt de Thomas n'aurait rencontré aucune résistance sur les mains de Jésus. Passant au travers des portes fermées, Jésus présentait un corps « diaphane » et « perméable ». Sinon, il faudrait induire que le « corps ressuscité » de Jésus conservait ses blessures et les marques de son sang !

Autre supposition : et si les mains de Jésus avaient résisté à la pression du doigt de Thomas afin que, par cette preuve, il trouve la foi ? Jésus aurait dû reproduire sur lui les traces de sa souffrance et de sa mort afin de servir de « signes-témoins » ! Mais trêve d'affabulations ! La résurrection de Jésus serait-elle un acte de prestidigitation ? Cette interprétation

n'a aucun sens et doit être abandonnée !

Approche dialectique



ette première lecture *littérale* du récit a été réalisée en supposant l'accord de deux « personnages » : Jésus et Thomas. Le premier a laissé le second établir la preuve de l'apparition selon les conditions qu'il exigeait. Cependant, nous avons relevé dans le cours de la lecture des anomalies que nous avons dû négliger pour maintenir le sens supposé du récit, c'est pourquoi l'accord retenu est illusoire. Par contre, nous constatons une opposition qui donne au récit une orientation contradictoire avec la première lecture. Il convient donc de préciser maintenant cette opposition fondamentale pour rétablir la véritable signification du récit.

Rappelons-nous que Thomas avait porté un jugement négatif sur la matérialité de l'apparition de Jésus et qu'il avait précisé clairement à ses condisciples les conditions de crédibilité pour qu'une telle apparition de Jésus soit possible. Son jugement critique avait pris la forme du défi.

Or, curieusement, Jésus lui reproche son « incrédulité » lors de son apparition aux disciples, alors qu'il l'exhorte à s'assurer qu'il lui appa-

raît à présent selon la méthode critique qu'il vient de condamner. Est-il en contradiction avec lui-même, ou bien son discours utilise-t-il une ruse dialectique ?

En effet, si Jésus accuse Thomas de manquer de foi, parce qu'il exigeait pour se convaincre que l'apparition de son Maître à ses disciples présente des signes de crédibilité, pourquoi Jésus exige-t-il maintenant de Thomas de rechercher ces signes de son apparition ? Est-ce aussi pour l'accuser d'« incroyance » ? En ce cas, relevant le défi de Thomas et le défiant à son tour, Jésus l'aurait tourné en dérision pour l'amener, par son échec, à se démasquer lui-même. Thomas pouvait-il courir un tel risque ? Sans doute, s'il avait mis en doute l'apparition de Jésus ; mais conscient du défi de Jésus, qui agissait dans son esprit comme un souffle purificateur, il ne pouvait pas offenser son Maître qui avait offert sa vie pour lui.

À nos yeux, ce sentiment de repentance exprime une « catharsis psychanalytique » ; pour Thomas, il était la magnificence d'une grâce purificatrice, accordée par Jésus lui-même. Renonçant à s'assurer par des preuves, Thomas ne pouvait que confesser sa foi en la personne de Jésus ressuscité.

Persuadé que la résurrection de Jésus n'avait été que la reprise de son corps au-delà de sa mort, Thomas avait ignoré qu'elle se fondait sur les Écritures concernant le Christ

que Dieu avait promis d'envoyer pour le salut des humains libérés de la condamnation par sa mort. Il était ressuscité parce qu'il était le Christ. La résurrection lui restituait un corps rétabli dans la perfection de l'immortalité de la création, et non plus celui qui l'incarnait avant sa mort dans sa réalité existentielle : un corps d'où toute souffrance avait disparu et où toute souillure de la corruption du péché avait été effacée. Désormais, Jésus possédait un « corps spirituel », indifférent aux contacts et aux vicissitudes « mondaines », comme l'indique le fait qu'il traversait les portes fermées. Il devenait le premier à retrouver l'immortalité de l'homme originel par l'accomplissement de la rédemption.

Ainsi la seconde interprétation s'oppose fondamentalement à la première, dans laquelle Thomas croit à l'apparition de Jésus après l'avoir soumise à l'épreuve. Dans la seconde, il croit immédiatement, parce qu'il voit. Et sa foi est « possible », parce que Jésus s'est donné à voir dans sa condition de « ressuscité » : l'homme revenu à l'immortalité originelle.

Deux interprétations opposées de la même parole de Jésus à Thomas : « *Tu as cru parce que tu m'as vu* », ou bien : « *tu m'as vu* », c'est-à-dire, tu m'as reconnu en t'assurant de la marque des clous sur mes mains et de la blessure de mon côté. Ou bien encore : « *tu m'as vu* », c'est-à-dire,

parce que tu m'as vu tel que je me
suis donné à voir en homme revenu à
l'immortalité originelle.